



Ava

préfère les
fantômes

Maité
Bernard

SYROS

ISBN: 978-2-74-851190-1

© Syros, 2012

Ava

préfère les fantômes

MAÏTÉ BERNARD

SYROS

*«Ce que j'aime dans Jersey,
je vais vous le dire, j'en aime tout.»*

Victor Hugo

Les îles Anglo-Normandes



Ava ne fait pas une bonne action

La première fois qu’Ava vit Billie Gombrowicz, elle crut qu’elle était morte. En vérité, elle respirait encore faiblement, et c’est une demi-heure plus tard, alors qu’elle essayait d’échapper à son assassin, qu’elle finit sa vie au bas des falaises de l’île de Jersey.

Pour l’instant, elle était effondrée sous un arbre, comme une poupée oubliée, la tête légèrement penchée en avant, les yeux fermés, les bras relâchés, les paumes ouvertes, les jambes écartées. Elle était un peu plus âgée qu’Ava, vingt ans peut-être, et très jolie. Elle avait des cheveux blonds et bouclés, des joues rondes, le teint très pâle, un imperméable, une robe rose et des escarpins. Fallait-il que l’adolescente s’en approche, l’appelle, la touche si elle ne répondait pas?

Ava se sentait terriblement gênée, comme si elle était entrée dans une pièce où elle n'aurait pas dû être et avait vu ce qu'elle n'aurait pas dû voir. Elle se tourna vers le manoir illuminé à une centaine de mètres. Le soir était en train de tomber et l'air de l'île aux fleurs, comme on appelait Jersey, était empli de parfums entêtants. C'était la première fois qu'elle se rendait dans les *fair isles*, les îles où il fait bon. La veille, l'adolescente avait pris un bus entre son pensionnat et la gare d'Aix, puis un train d'Aix à Paris, puis le métro entre la gare de Lyon et la gare Montparnasse, puis un dernier train de Paris à Granville où elle avait passé une nuit seule dans l'hôtel Ibis qui faisait face aux départs des ferries. Ce matin, à neuf heures, elle voguait vers Jersey.

Son oncle l'attendait dans le hall des débarquements. Elle ne l'avait plus vu depuis l'âge de trois ans et elle ne savait pas exactement quel était son métier. «Il fait des affaires», lui avait dit sa mère au téléphone, puis elle avait ajouté : «Il a toujours bourlingué.» Quand Ava avait demandé comment le reconnaître, elle lui avait répondu : «Il est blond. Et il a les yeux bleus.» Vincent Bazire n'était pas très grand, sans doute un mètre soixante-treize, et il avait une dizaine de kilos en trop, ce qui ne cadrait pas vraiment avec l'image d'un bourlingueur, mais il était blond, en effet, et il avait bien les yeux bleus, d'un bleu parfait et glacial qui avait semblé jauger et juger ses

quatorze ans et demi et son mètre soixante-deux pour quarante-huit kilos.

Pas de «Bonjour», pas de bise, mais une poignée de main, et après le «Suis-moi», plus un mot jusqu'à la voiture. Il l'avait emmenée au nord de l'île, dans la paroisse de Saint-John, à Mercy. Une demi-heure de trajet, et tout ce qu'il lui avait dit, c'est qu'il organisait l'exposition d'un trésor viking d'une beauté incomparable dans son manoir. Il était à quelques heures de son inauguration et elle était donc priée de se faire petite. Il était bien trop poli pour l'exprimer ainsi, mais Ava était bien trop fine pour ne pas le comprendre, et elle s'était donc tue.

Pour accéder au manoir, il fallait d'abord entrer dans la rue principale de Mercy qui ne menait pas à l'église mais aux grilles de la propriété. Là, derrière de hauts murs doublés d'une rangée d'arbres, une belle allée remontait jusqu'à la bâtisse blanche. Quand ils y étaient parvenus ce matin, son oncle avait immédiatement été assailli en plusieurs langues par six personnes avec des problèmes urgents.

– Un instant.

Il avait montré Ava.

– Ma nièce.

C'est à peine si on l'avait saluée. Il aurait pu dire qu'il voulait d'abord se débarrasser de son manteau ou refaire son lacet, cela aurait eu la même importance.

– La cuisine est là, avait-il dit à l'intention d'Ava avec un geste vers la gauche, et de l'autre côté, le billard, puis la bibliothèque qui me sert de bureau, mais tu n'en auras pas besoin. Pour le déjeuner, tu trouveras des chips dans les placards et de quoi te faire un sandwich dans le frigo.

Ils avaient gravi le grand escalier et il l'avait menée dans sa chambre tout au bout du couloir. C'était une belle pièce avec des meubles en bois de rose, quelques bibelots précieux ramenés par son oncle lors de ses multiples voyages, et de sa fenêtre, au-delà du jardin fleuri, elle pouvait voir la Manche qui brillait sous le soleil.

– L'inauguration a lieu à dix-huit heures trente. J'aurai beaucoup de monde à accueillir mais tu peux venir la voir, bien sûr.

Et il était ressorti. «J'aurai beaucoup de monde à accueillir.» Traduction : Fous-moi la paix. «Mais tu peux venir la voir, bien sûr» : Comme si ça pouvait t'intéresser, à ton âge!

Peut-être était-elle injuste. Peut-être était-elle trop sensible. Elle fit la moue. C'est ce qu'on reprochait à ceux qui voyaient ce qui ne se dit pas. Par exemple, elle savait très bien pourquoi ses parents ne voulaient pas d'elle pendant ces vacances de Pâques. Parce qu'ils étaient en train de divorcer. C'était d'éminents chercheurs qui passaient leur vie séparés, chacun occupé sur

des chantiers de fouilles ou dans des bibliothèques. Leur fille vivait en pension et les rejoignait pour les vacances. Mais cet arrangement venait d'être bouleversé. Son père était amoureux. Et son père était amoureux d'un homme, Mario Samoes. Alors sa mère l'avait envoyée chez son oncle pendant qu'ils devaient hurler, se faire des reproches et se calmer de temps en temps pour mettre en place les modalités de la séparation.

«Comme tu parles bien! se dit-elle, narquoise. “Les modalités de la séparation”... Ben voyons. Et la procédure à adopter en cas de trouillage de cadavre, tu connais?»

Elle regarda à nouveau l'inconnue sur le talus. Il fallait sans doute qu'elle revienne au manoir et demande de l'aide. La pensée de déranger son oncle la paralysait, mais si elle s'adressait à quelqu'un d'autre, il faudrait qu'elle le fasse en anglais et elle avait beau le parler couramment, cette seule idée la mettait au bord de l'évanouissement. Non, pas de panique, agir comme elle en avait l'habitude lors d'une crise de timidité. S'appuyer sur les règles élémentaires de la politesse. Oui, mais quel chapitre du manuel l'aurait renseignée sur la conduite à tenir en pareil cas? Une pensée fulgurante la traversa. Et si l'inconnue était saoule?

Toute la tension se relâcha. Enfin une explication. La jeune femme avait dû abuser du champagne et elle s'était mise à l'écart plutôt que de vomir sur le pied de

quelque lord ou richissime entrepreneur invité à l'inauguration. Pas de quoi s'inquiéter. La laisser cuver.

Ava s'éloigna. Le manoir était composé d'un corps de bâtiment à deux niveaux, puis, à l'arrière, de deux ailes en rez-de-chaussée qui entouraient une terrasse de verdure. Celle-ci se prolongeait sur une longue étendue impeccable et très verte, bordée d'arbres, qui aboutissait à une pente douce semée d'arbres également, d'où l'on pouvait descendre vers la plage. Ava ne l'avait pas découverte tout de suite. Soucieuse de prouver à son oncle qu'elle n'était pas du genre à déranger, elle avait lu dans sa chambre jusqu'à ce que la faim soit trop forte. Après quoi elle s'était lancée dans une excursion discrète et rapide vers la cuisine, s'était fait un sandwich, puis elle avait exploré le jardin et la plage avant de remonter lire jusqu'à l'heure de l'inauguration.

Elle avait choisi sa tenue sans savoir si elle était appropriée. Habitée aux tee-shirts et aux cardigans, elle avait fait l'effort de sortir une veste et une chemise blanche mais, pour le reste, elle n'avait pas tellement le choix et elle avait gardé son jean et ses ballerines. Quand elle était descendue, son oncle était dans le hall d'entrée, en smoking et nœud papillon. Son regard était tombé sur elle et elle avait vu qu'il ajustait, comme on le fait quand on ne reconnaît pas quelqu'un dont on sait pourtant qu'on l'a déjà croisé. Il s'était alors souvenu que

cette mineure était sa nièce et il l'avait présentée à sa secrétaire. En une poignée de main et de mots, Marie-Françoise, une jolie blonde à la cinquantaine dynamique, avait dégagé plus de chaleur et de curiosité que Vincent durant tout le trajet en voiture entre le port et le manoir.

Ava laissa échapper un soupir. Elle était de retour à l'entrée du sentier qui descendait jusqu'à la plage mais, cette fois, elle n'y voyait pas à trois mètres. Elle repensa à la jeune femme évanouie. Elle devait y retourner. Elle ne la toucherait pas, mais si elle était toujours là, elle le signalerait en rentrant, et tant pis si elle dérangeait son oncle.

Elle traversa à nouveau le terre-plein, priant pour que l'inconnue ait disparu. Plus que quelques pas. L'ombre s'ouvrit. Personne.

Bien. Tout allait bien. L'inconnue avait dû sortir de sa torpeur éthylique et elle était rentrée.

Ava reprit le chemin du manoir. La soirée était douce, et les invités n'hésitaient pas à quitter les salles de l'exposition pour boire sur la terrasse. Elle attrapa un jus d'orange sur un des plateaux que les serveurs faisaient circuler, puis une exclamation lui fit tourner la tête :

– Personnellement, j'ai toujours trouvé ça pathétique !

La voix était profonde et l'accent semblait avoir rajouté des « r » à tous les mots.

– Ces grands garçons de trente, quarante, cinquante ans ou plus avec leur détecteur de métaux sur les plages... ils n'ont pas mieux à faire de leur vie? Ils n'ont pas de femme, pas d'enfants?

Ava trouva enfin l'homme qui venait de parler. Il était roux, pas plus grand que son oncle mais plus trapu, et il portait un nœud papillon, une veste de smoking et un kilt. C'était donc un accent écossais qu'elle entendait.

– Et pour prouver quoi? conclut-il. Sauf que là, j'avoue...

La rousse à ses côtés acquiesça. Il n'était pas difficile de savoir à quoi l'homme faisait allusion. Tous les articles sur l'exposition en avaient parlé, c'était dans le dépliant donné à l'entrée et sur le premier panneau dans le hall. Un an plus tôt, un grand-père et sa petite-fille qui sondaient le sol d'un champ étaient tombés sur un des plus gros trésors vikings jamais trouvés.

– Quand je les imagine en train de creuser... Le moment où ils ont dû voir cette boule d'argent... Et à plus de quarante centimètres de profondeur! Grâce soit rendue aux amateurs. Et grâce soit rendue à leur droiture. Certes, la loi britannique exige que ce genre de découvertes soit communiqué aux autorités, mais encore faut-il être visionnaire et avoir un sens du Temps.

Grand geste de bras pour illustrer ce dernier mot et s'assurer que la rousse avait bien compris la majuscule.

– De l'Histoire.

Même geste.

– Du Patrimoine.

Malgré elle, Ava se rendit compte qu'elle attendait la suite. Il avait plongé ses yeux dans ceux de la rousse, en se tenant légèrement trop près. Celle-ci posa une question mais comme elle parlait d'une voix normale, l'adolescente n'entendit que la réponse de son interlocuteur.

– Mais elle était pleine de pièces de monnaie et de bijoux! C'est ce qu'ils ont découvert quand ils l'ont confiée à des experts en archéologie!

La rousse s'écarta légèrement et Ava eut l'impression de tomber, tomber, tomber, comme dans *Alice au pays des merveilles*, une chute de cauchemar, sans ralenti, lumière floutée et musique éthérée, une chute effroyable et en public. Là, juste entre l'Écossais et la rousse, se tenait la jolie blonde qu'elle n'avait pas secourue, et elle était morte. Oui, morte. Inutile d'interroger son jus d'orange pour savoir si une main perverse l'avait pimenté d'une drogue hallucinatoire, les morts lui rendaient visite depuis qu'elle avait trois ans, elle connaissait le type de lumière qu'ils dégageaient. Il n'y avait aucun doute, c'était bien un fantôme qui fixait Ava.

Ava risque le torticolis

Pour comprendre Ava, il suffisait de savoir qu'elle n'avait jamais considéré sa capacité comme un don mais comme une malédiction. Au début, quand elle s'obstinait encore à parler de ces gens qu'elle était seule à voir, on l'avait prise pour une petite fille très imaginative, puis, voyant qu'elle insistait, pour une petite fille qui avait un peu trop besoin d'attention et, enfin, quand elle s'était mise en colère, pour une capricieuse mal élevée qui ne méritait que les pleurs de sa mère et la réprobation de son père. Ne pas cerner pourquoi elle était punie l'avait plongée dans le mutisme. Alors on l'avait dite timide et sauvage, quand elle n'était que méfiante. C'est là que les germes de ce qui allait devenir sa personnalité avaient commencé à pousser. Une

enfant timide, surtout une petite fille timide, était beaucoup plus acceptable aux yeux des adultes. «Mignonne», «gentille», «sage», les premiers compliments étaient enfin arrivés. Elle n'avait pas tout à fait gagné l'intérêt de ses parents puisque, occupés avec leurs recherches et leurs fouilles, ils avaient choisi de la confier à ses grands-parents paternels, puis, à dix ans, de la mettre en pension, mais elle avait continué à se taire et à observer, et elle en était arrivée à la conclusion que pour rendre tout le monde heureux, il suffisait de cacher ce qu'elle était.

Pour ce faire, la première règle à respecter était de ne surtout pas attirer l'attention. D'élève moyenne, elle était devenue bonne. De sauvage, elle était passée à polie et réservée. Quant à sa nervosité, elle l'avait apprivoisée, puis domptée. Il est difficile de se comporter comme on attend qu'une petite fille se comporte en haut d'un toboggan ou à un goûter d'enfants quand on est seule à voir la vieille femme qui pleure sans larmes au bord du bac à sable ou la fillette qui convoite le gâteau et les présents alors qu'elle ne fête plus son anniversaire depuis plus d'un siècle, si l'on en juge par le col Claudine, la robe à smocks, les pantalons de dentelle et les souliers vernis qu'elle porte. Difficile mais pas impossible. Elle avait calqué son comportement sur celui de ses congénères, ni trop effacé ni trop bruyant, et quant aux morts,

elle s'était simplement entraînée à ne plus jamais être surprise. Voilà pourquoi, lorsqu'une main se posa sur son épaule, elle ne sursauta pas, ne poussa pas de cri d'horreur, ne s'évanouit pas.

– Alors, on boit en suisse, mademoiselle d'Avezac?

C'était le seul avantage. Aujourd'hui, Ava se contrôlait parfaitement.

Le regard impavide, le corps totalement relâché, elle se tourna vers l'homme qui venait de lui parler. C'était Jean-François Raspail, conservateur au musée de Cluny, docteur en archéologie et chercheur au CNRS. La soixantaine, grand, mince, il boitait et se déplaçait avec une canne, mais il avait une énergie silencieuse qui donnait l'impression que tout son corps était un long muscle.

– Non, je...

Pourquoi lui souriait-il? Pourquoi avait-il l'air... elle n'osait même pas se le dire... bienveillant? Il eut un hochement de tête vers l'Écossais et la rousse, mais elle se garda bien de regarder dans cette direction.

– Vous aviez l'air pendue aux lèvres de Gordon McCormac.

– C'est qu'il parlait du trésor... improvisa-t-elle.

– Je croyais que seuls les petits garçons s'intéressaient encore à ces histoires.

Son regard la fit rougir.

– Vous avez lu *L'Île au trésor*?

Elle acquiesça.

– Alors ça se lit encore... Et vous avez aimé?

Nouveau hochement de tête. Une alarme sourde essayait de lui rappeler qu'il n'aurait pas été difficile d'avoir une conversation avec cet homme curieux d'elle, qu'elle pouvait dire par exemple qu'elle l'avait même lu pour son plaisir, sans qu'un professeur le lui indique, mais elle n'eut pas le loisir de se reprocher sa timidité plus longtemps. McCormac venait de les apercevoir :

– Mais le voilà, votre Raspail! s'exclama-t-il.

Il lui fit un grand signe du bras.

– Venez par ici, mademoiselle voulait vous parler!

Raspail s'excusa auprès d'Ava et celle-ci en profita pour reculer derrière une immense composition florale qui servait de décoration, puis, lentement mais sûrement, vers le hall. Elle y était presque quand elle vit son oncle et Marie-Françoise, sa secrétaire, en conversation avec un grand Noir et une blonde replète près de la porte d'entrée. Ava se dissimula derrière un couple pour les observer. Ils lui faisaient penser à des policiers, sans qu'elle sache pourquoi. Et s'ils venaient pour elle? Non-assistance à personne en danger, était-ce aussi un délit à Jersey? Mais comment auraient-ils appris qu'elle n'avait pas aidé la revenante? L'avait-on vue?

L'air préoccupé, son oncle fit signe au grand Noir et à la blonde replète de le suivre, puis ils prirent le chemin

de la salle de billard. Au fond se trouvait la porte qui menait à la bibliothèque, où l'on pouvait entrer aussi par la longue salle de réception dans laquelle se tenait Ava. Si elle se dépêchait, elle y serait avant eux et dénicherait un endroit où se dissimuler. Elle posa son verre de jus d'orange sur le plateau d'un serveur et se faufila jusqu'à la porte. S'ils étaient déjà là, elle se contenterait de s'excuser et de refermer.

Trois chiens se levèrent à son entrée et la fixèrent. Elle décida de s'approcher d'eux, la démarche assurée mais sans avoir l'air de leur foncer dessus. Leurs queues se mirent à battre et elle se laissa renifler tout en cherchant une cachette. La salle ronde était tapissée de livres protégés derrière des portes en bois grillagées et comportait une coursive pour atteindre ceux qui étaient le plus haut placés, mais elle ne perdit pas de temps à admirer le lieu. Un coup d'œil lui suffit. Les fenêtres étaient ouvertes sur un mur d'hortensias, et les rideaux qui tombaient de chaque côté étaient suffisamment longs pour qu'elle puisse s'y dissimuler. Le temps de s'enrouler derrière l'un d'eux, et son oncle, Marie-Françoise, le Noir, la blonde et le fantôme firent leur entrée.

– Asseyez-vous, inspecteur. Vous aussi, sergent Kidd.

Le doute était levé. D'un geste de la main, Vincent avait signalé aux chiens de se coucher. Marie-Françoise le regardait, Vincent regardait les policiers qu'Ava ne

voyait pas de sa cachette et dont elle se moquait parce qu'elle regardait la revenante qui, elle, regardait la porte qu'on lui avait fermée au nez et qu'emportée par son mouvement, elle avait traversée.

– Je vous écoute.

– Monsieur Bazire...

– Inspecteur Beresford...

Les policiers étaient vraisemblablement dans les deux fauteuils en face de son oncle et c'était le grand Noir qui avait pris la parole.

– Savez-vous où se trouve Billie Gombrowicz?

Le fantôme se retourna brusquement.

– Qu'est-ce qu'il se passe? demanda Vincent.

– Nous vous serions reconnaissants de répondre.

– Nous l'attendons. Je ne sais pas pourquoi elle est en retard.

– Malheureusement, nous pensons avoir découvert son corps sur la plage en bas de chez vous.

Marie-Françoise poussa un petit cri:

– Noyée?

– Non, un coup de couteau, puis jetée à l'eau, mais les courants l'ont ramenée.

Le fantôme regarda son ventre, avant d'ouvrir son imperméable et de voir la tache de sang.

– On l'a attaquée sur la plage?

La voix de Marie-Françoise semblait ordonner un démenti.

– On l’ignore.

– Vous n’êtes pas sûrs que ce soit elle, dit Vincent, vous n’êtes pas sûrs que ce soit sur la plage, de quoi vous...

– Nous avons vu des photos de Billie Gombrowicz dans la presse au sujet de l’exposition, et la morte lui ressemble, mais nous voudrions que vous le confirmiez.

Le désespoir du fantôme s’accrut. Chaque phrase confirmait qu’ils ne se rendaient pas compte qu’elle était là.

– Vous permettez que je l’appelle?

L’inspecteur dut acquiescer parce que Vincent sortit un portable de la poche de sa veste et fit un numéro. Aussitôt, Ava vit le fantôme palper son imperméable.

– Allô, Billie, c’est Vincent. Vous pouvez me rappeler dès que vous avez ce message? Merci.

Il raccrocha tout en disant: «J’essaie chez elle.» Ils l’écouterent laisser le même message avant de ranger l’appareil.

– Elle a des parents?

C’était la première fois qu’ils entendaient la voix du sergent Kidd. Grave, légèrement éraillée, c’était celle d’une femme fatale, pas de cette blonde tranquille. Ava vit un éclair d’intérêt sur le visage de son oncle.

– Ils vivent en Angleterre, et son grand-père est mort d'une crise cardiaque quelques mois après qu'ils ont découvert le trésor.

La fille qu'elle avait vue sur le talus, la fille qui était morte quelque temps après sur la plage en bas du manoir, la fille devenue un fantôme désespéré par son nouvel état était la fille qui avait trouvé le trésor viking exposé dans les pièces d'à côté? C'était elle et son grand-père, les amateurs dont parlait McCormac?

Ava se déplaça légèrement sur sa droite pour essayer de voir les deux policiers de l'autre côté du rideau. Kidd allait poser une question mais la porte s'ouvrit à la volée et une brune de type indien pénétra dans la pièce :

– Il y a des policiers sur la plage. Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Qui est mort?

Vincent sourit. «Il en est donc capable...» se dit Ava.

– Je vous présente Camille Patel, la présidente de la fondation Patel.

Très brune, très élégante, très fine, de grands yeux aux cils très longs, aux pupilles très noires, la bouche charnue, les dents très blanches. Ce n'était pas une femme «un peu», une femme «presque». Elle avait ce genre de beauté qui n'a jamais été faite pour avoir vingt ans. C'est à la quarantaine, aux premières rides, que le mélange d'aspérités et de douceur de son visage avait enfin révélé sa supériorité. Elle était habillée sobrement,

pull à col roulé, pantalon fluide, escarpins, dans des tons entre le crème et le caramel, mais chaque vêtement avait été choisi chez les meilleurs couturiers italiens, lui donnant une élégance très européenne. En résumé, elle dégagait charme, chic et autorité.

– Et voici l’inspecteur Beresford et le sergent Kidd.

– Police d’État, précisa l’inspecteur.

– Vraiment? Mais dans ce cas, vous ne devriez pas être en uniforme?

Ava se souvint alors de ce qu’elle avait lu dans son guide. À Jersey, le connétable de chaque paroisse devait constituer une police honorifique composée de centeniers, de vingteniers et d’officiers, élus pour trois ans, bénévoles, et qui ne portaient pas d’uniforme. Ils pouvaient procéder à des arrestations, à des fouilles et mener des enquêtes au sein de leur paroisse. La police d’État n’avait été introduite sur l’île qu’en 1951.

– Nous étions chez nous quand on nous a appelés.

– Qui «on»? demanda Vincent.

– Un de vos invités. Un homme passablement saoul, avec un accent écossais très prononcé.

– Gordon McCormac? dit Camille d’une voix étonnée. Elle échangea un regard avec Vincent.

– C’est le seul Écossais présent ce soir, ajouta-t-elle, mais je ne l’ai jamais vu saoul.

– Et un accent écossais, ça s’imite, dit le sergent Kidd.

Ils ne s'étaient pas encore habitués au contraste entre son physique et sa voix, si bien qu'une fois de plus son intervention fut suivie d'un court silence, mais tout cela échappa à l'adolescente. Billie s'était plantée à vingt centimètres de Camille et faisait de grands gestes des bras pour attirer son attention.

– Ils pensent que Billie Gombrowicz a été assassinée, expliqua Vincent à l'intention de Camille.

– Quoi?!

– Vous ne nous avez pas dit quand vous l'avez vue pour la dernière fois, reprit l'inspecteur.

– Il y a...

Vincent regarda sa montre.

– Il y a un peu plus de deux heures peut-être. Nous ne nous sommes pas parlé. J'étais dans une des salles de l'exposition et elle a traversé le hall.

– Dans quelle direction?

– Peut-être l'escalier, peut-être ici. Vous pourrez vérifier tout ça sur les bandes des caméras de surveillance.

– Vous en avez partout?

– Non, seulement dans le hall et dans les salles d'exposition. Voyez-vous, j'ai aussi des invités au manoir. McCormac, Camille et Jean-François Raspail. Et ma nièce de quatorze ans, Ava. Ils couchent à l'étage et je n'allais pas mettre sous surveillance les parties privées.

– Et la dernière fois que vous vous êtes parlé?

– Nous nous sommes parlé plusieurs fois dans la journée, je ne me souviens pas exactement...

– Essayez.

Son regard toujours éveillé, auquel rien n'échappait, se perdit soudain dans le vide. Ava se déporta sur la droite pour voir si Beresford et Kidd remarquaient ce changement.

– Elle s'était tachée. Elle avait mis du stylo bille sur son jean.

Les deux policiers échangèrent un regard. Sans doute se souvenaient-ils que la morte avait un imperméable et une robe rose.

– Voilà. C'est la dernière discussion que nous ayons eue. Après, elle est partie mettre sa tenue de soirée.

– Vous vous souvenez de ce qu'elle portait? demanda l'inspecteur.

– Je vous ai répondu, répliqua-t-il, un peu sec. Un jean.

– Je voulais dire, pour la soirée.

– Non.

– Moi, je m'en souviens, dit Marie-Françoise. Je l'ai croisée quand elle est arrivée. Elle avait une robe rose dans une housse de teinturier.

Les policiers échangèrent à nouveau un regard. Une question muette dut passer entre eux car Beresford acquiesça, puis Kidd prit la parole :

– Je crois vraiment que vous devriez nous suivre,
monsieur Bazire.

Tous comprirent.



Ava

préfère les fantômes

Maité Bernard

Depuis l'âge de trois ans, Ava peut voir les fantômes et leur parler. Mais personne ne la croit, et certainement pas ses parents qui n'aiment pas que les petites filles inventent des histoires pour se faire remarquer. Alors Ava a appris à cacher ce don qui l'embarrasse. Jusqu'au jour où, devenue adolescente, dans un manoir sur l'île de Jersey, elle tombe nez à nez avec le fantôme d'une jeune femme, Billie, que l'on vient d'assassiner. Tout étonnée d'être morte, Billie s'aperçoit qu'Ava est la seule à la voir et la supplie de l'aider...

SYROS

PRIX FRANCE: 16 €



9 782748 511901

ISBN : 978-2-74-851190-1

www.syros.fr